SEMESTRE

du

Mercredi 7 Décembre 1955.

Freud dans deux articles intitulés respectivement "La perte de la réalité dans les névroses et dans les psychoses", et "Névroses et psychoses", a fourni des renseignements intéressants sur la question. Je vais essayer de mettre l'accent sur ce qui différencie la névrose de la psychose quant aux perturbations qu'elles apportent dans les rapports du sujet avec la réalité, c'est une façon de rappeler de façon très fine et très structurée, ce qu'il faut entendre par refoulement dans la névrose.

C'est là qu'il nous faut remarquer qu'il doit y avoir une raison profonde structurale à l'organisation très différente, des rapports du sujet avec la réalité, dans l'une et l'autre. Il est bien clair qu'un névrosé n'a pas les mêmes rapports avec la réalité qu'un psychotique dont le caractère clinique est précisément de vous donner, de vous communiquer, de vous rendre compte de la relation avec la réalité profondément pervertie, c'est ça que l'on appelle le délire. Ce dont il s'agit donc dans Freud, c'est de voir comment il faut articuler dans notre explication cette différence; précisément quand nous parlons de névrose, nous faisons jouer un certain rôle à une fuite, à un évidement, à un conflit de la réalité, à une certaine part, et la part dans le déclenchement c'est la notion de traumatisme, tension initiale de la névrose, c'est une notion étiologique, la fonction de la réalité dans le déclenchement de la névrose est une chose, autre chose est le moment de la névrose où il va y avoir chez le sujet une certaine rupture avec la réalité. Freud le souligne au départ, la réalité qui est sacrifiée dans la névrose est une partie de la réalité psychique, nous entrons déjà dans une distinction très importante, réalité n'est pas synonyme de réalité extérieure; le sujet au
départ, au moment où il déclenche sa névrose, élide, scotomise comme on a dit depuis, une partie de sa réalité psychique, où dans un autre langage de son id (?) ceci est oublé. Il n'y a pas de raison pour que ceci ne continue pas à se faire entendre d'une façon qui est celle sur laquelle tout mon enseignement met l'accent, à se faire entendre d'une façon articulée, d'une façon symbolique, et, à ce propos on ne peut pas manquer de citer au passage parmi d'autres témoignages, l'indication qu'il y a dans Freud, et ceci aurait gagné à être mieux articulé, j'entends que dans l'un de ses articles, celui de "La porte de la réalité dans la névrose et dans la psychose", il insiste, il articule des différences, il précise la façon dont le monde fantastique dit-il, c'est ici qu'il le désigne, qui est cette sorte de magasin (le sujet) mis à part de la réalité et dans lequel il conserve des ressources à l'usage de constructions du monde extérieur, ce magasin, c'est là que la psychose va emprunter le matériel dont nous verrons ce qu'elle a à faire tout à l'heure, mais à ce propos il dit que la névrose est quelque chose de bien différent de cette réalité que le sujet à un moment éliminait, il tentera de la faire ressurgir en lui prétendant une signification particulière et un sens secret que nous appelons symbolique, sans y mettre toujours l'accent convenable. Il souligne bien là, que la façon en quelque sorte impressionniste dont nous usons du terme symbolique, n'a jamais été précisée d'une façon qui soit vraiment conforme à ce dont il s'agit.

Je vous signale au passage qu'aujourd'hui bien pour le désir de vous donner ce que certains souhaitent, c'est à dire des références dans le texte, je n'ai pas toujours la possibilité de le faire, parce qu'il faut que mon discours n'en soit pas rompu, et que néanmoins je vous apporte les citations quand il est nécessaire.

Il y a d'autres passages dans Freud qui sont significatifs : l'appel, la nécessité ressentie par lui à une pleine articulation de cet ordre symbolique, c'est bien de cela qu'il s'agit dans la névrose, à laquelle il oppose la psychose, pour autant que dans la psychose c'est avec la réalité extérieure qu'il y a eu un moment trou et rupture, et que là c'est le fantastique qui va être appelé à remplir la béance.

Pouvez-vous nous contenter entièrement d'une définition, d'une opposition aussi simple? Il faut bien voir que c'est en somme dans la névrose au second temps et pour autant que la réalité ne parvient pas à être pleinement réarticulée d'une façon symbolique dans le monde extérieur,
qu'il y aura chez elle cette fuite partielle de la réalité, qui prend ici une forme différente, qui prend la forme de ne pas pouvoir toujours affronter cette partie de la réalité, ce vide même à cette réorganisation d'une façon secrète de la réalité conservée. Est-ce que nous pouvons nous contenter de cela comme division entre névrose et psychose ? D'ailleurs dans la psychose, c'est bel et bien la réalité qui est elle-même pourvu d'abord d'un trou qui est ensuite comblé avec ce monde fantastique.

Sûrement pas, et Freud lui-même précise à la suite de la lecture du texte de Schreber, qu'il ne nous suffit pas de voir comment sont faits les symptômes, il nous faut voir le mécanisme de cette formation. Sans doute mettons nous au premier plan la possibilité de remplacer un trou, une faille, un point de rupture dans la structure du monde extérieur, par la pièce rapportée du phantasme psychotique. Pour l'expliquer nous avons le mécanisme de la projection. Je commence par là aujourd'hui, non par hasard, certes, puisque c'est la suite de mon discours, mais en y mettant un point d'insistance tout à fait particulier, pour la raison qu'il ne revient de certains d'entre vous qui travaillent sur les textes freudiens que j'ai déjà commentés, et qui en revenant sur un passage dont j'ai souligné l'importance, ont restés hésitants sur le sens à donner à un moceau pourtant très clair du texte, à propos de cette hallucination épisodique où on montre lesvirtualitésparanoïaques de l'homme, et tout en saisissant fort bien ce que je veux dire, ce que j'ai articulé, ce que j'ai souligné en disant: "ce qui a été rejeté du symbolique reparaît dans le réel". Là dessus la discussion peut s'élever sur la façon dont je tra- duis : le malade n'en veut rien savoir. Agir avec le refoulé par le mécanisme du refoulement, c'est en savoir quelque chose, car le refoulement et le retour du refoulé sont une seule et même chose qui est exprimé ailleurs que dans le langage conscient du sujet. Ce qui a fait difficulté pour certains d'entre eux c'est qu'ils ne saisissent pas ce dont il s'agît, que c'est à la façon dont il y a un savoir.

Mais je vous apporterai un autre fait qui est emprunté au Pt Schreber, au moment où Freud nous expliquait le mécanisme propre de la projection, qui bien entendu est immédiatement suggéré comme mécanisme de cette réapparition du phantasme dans la réalité, Freud ici s'arrête expressément et remarque que nous ne pouvons pas purement et simplement parler de projection, comme il n'est que trop évident à regarder combien la projection a quelque chose qui s'exerçerait d'une façon différente dans le
DELIÈRE DU JALOUSIE, PAR EXEMPLE, dit projectif, et qui consiste à imputer à son conjoint des infidélités dont on se sent soi-même plus ou moins réellement coupable, imaginativement coupable, et autre chose est l'apparition du délire de persécution qui se manifeste bien en effet par des intuitions interprétatives dans le réel, quand ce dont il s'agit est la fameuse pulsion homosexuelle que notre théorie met à la base du délire, et c'est là qu'il s'exprime : " Il n'est pas correct et exact que la sensation (?) intérieure réprimée (la Verdrängung est une symbolisation, c'est le retourn du refoulé, au contraire Underdruckung c'est simplement l'indication qu'il y a quelque chose qui est intérieurement réprimé), il n'est pas exact de la dire projetée de nouveau vers l'extérieur, bien plutôt nous devons dire que ce qui est (vous vous rappelez peut-être l'accent d'insistance qu'à mis sur l'usage de ce mot, et qu'on le sache où qu'on ne le sache pas, personne ne me ferait croire que Freud ne savait pas soulever l'euphémisme (?) isolé) rejeté revient de l'extérieur."

Voilà je pense un texte de plus avec ceux que j'ai déjà cité dans le même registre, qui sont vous les savez les textes pivots, et c'est précisément le texte de la Verneinung que nous a commenté Mr Hippolyte, et qui nous a permis d'articuler de façon précise cette notion qu'il y a un moment qui est si l'on peut dire le moment d'origine de la symbolisation entendez bien que cette origine n'est pas un point du développement, qu'il faut un commencement à la symbolisation, et que c'est à tout moment du développement qu'il peut se produire ce quelque chose qui est le contraire de la Bejahung, dans la théorie que développe Freud, qui est une Verneinung primitive dont la Verneinung dans ses conséquences cliniques est une suite. Bref, cette distinction essentielle, ces deux mécanismes de la Verneinung et de la Bejahung est (est?) le rattachement de la "projection", désormais entre guillemets, et qu'il faudrait mieux abandonner puisqu'au sens bien c'est quelque chose qui apparaît d'une nature essentiellement différente de la projection psychologique, de celle qui fait qu'à ceux auxquels nous ne portons que des sentiments forts mélangés, nous accueillerons toujours d'eux tout ce qu'ils feront avec au moins une attitude de doute perplexe quant à leurs intentions. Cette projection (de la psychose) ce n'est pas la même chose, elle n'est que le mécanisme qui fait que ce qui est pris dans la Me Verneinung, ce qui a été mis hors de la symbolisation générale structurant le sujet, revient du dehors.

Qu'est-ce que c'est que le jeu de la muscade, ce singulier jeu de bateleurs auquel nous serions en proie, qui fait que ce qui pour
vous dans la façon dont s'enregistre tout ces phénomènes, s'inscrit très bien, il ya la symbolique, l'imaginaire et le réel; comme nous ne connaissions pas le bateleur, nous pouvons poser la question que je mets cette année à l'ordre du jour à propos du Pt Schreber. Pourquoi est-ce que je la mets à l'ordre du jour ? parce que c'est elle qui nous permettra d'article d'une façon qui évite les confusions perpétuellement faites dans la théorie analytique, au sujet de ce qu'on appelle relation à la réalité, parce que c'est elle qui nous permettra du même coup de concevoir et d'article quel est le but de l'analyse, et quand on parle d'adaptation à la réalité, de quoi parle-t-on, car personne n'en sait rien tant qu'on a pas défini ce que c'est que la réalité, ce qui n'est pas quelque chose de simple.

Pour introduire la voie dessinée au problème, je vais partir de quelque chose de tout à fait actuel, car il ne peut être dit tout, ceci est purement et simplement un commentaire de texte au sens où il s'agirait d'une pure et simple exégèse, ces choses vivent pour nous tous les jours dans notre pratique, sujet dont nous avons à faire dans nos contrôles, dans la façon dont nous dirigeons notre interprétation, notre idée, la façon dont il convient d'en agir avec les résistances. Je vais prendre un exemple, celui d'une chose dont une partie d'entre nous on pu entendre vendredi dernier à ma présentation de malades, où j'ai présenté deux personnes dans un seul délire, ce qu'on appelle un délire à deux.

J'une d'elles, la plus jeune, la fille qui pas plus que la mère n'a été très facile à mettre en valeur, elle avait du être examinée et présentée avant que je n'en occupe, vue la fonction que jouent les malades dans un service d'enseignement, une bonne dizaine de fois, on abaque être délivrant ces sortes d'exercices vous viennent assez rapidement par dessus la tête, et elle n'était pas particulièrement bien disposée; néanmoins certaines choses on pu être manifestées, ne serait-ce que ceci : par exemple que le délire paranoïaque, puisque c'était une paranoïaque, est quelque chose qui loin de supposer cette base caractéristique d'orgueil, de méfiance, de susceptibilité, de rigidité comme on dit, psychologique, présentait, au moins chez la jeune fille, un continent au contraire extraordinairement bienveillant, je dirais même presque qu'elle avait un sentiment, à côté de la chaine d'interprétations difficiles à mettre en évidence dont elle se sentait victime, le sentiment qu'elle ne pouvait au contraire n'être qu'une personne aussi gentille, aussi bonne, et que par dessus le marché, qu'au milieu de tant d'épreuves subies, elle ne pouvait
que bénéficier de la sympathie générale, et en vérité dans le témoignage qu'on voyait sur elle, son chef de service qui avait eu affaire à elle, ne parlait pas autrement d'elle que comme d'une femme charmante et aimée de tous.

Bref, après avoir eu toutes les peines du monde à aborder le sujet et ses rapports avec les autres, j'ai approché du centre qui était là, manifestement présent, car bien entendu son souci fondamental était bien de me prouver qu'il n'y avait aucun élément sujet à des réticences, et de ne pas le livrer à la mauvaise interprétation dont elle était assurée à l'avance, qu'elle aurait pu en prendre le médecin. Tout de même elle m'a livrée qu'un jour, dans son couloir, au moment où elle sortait, elle avait eu à faire à une sorte de mal élevé dont elle n'avait pas à s'étonner, puisque c'était ce vilain homme marié qui était d'usure régulier d'une de ses voisines aux mœurs légères, et à son passage celui-là, elle ne pouvait quand même pas me le dissimuler, elle l'avait encore sur le coeur, lui avait dit un gros mot, un gros mot qu'elle n'était pas non plus disposée à me dire, parce que comme elle s'exprimait, cela la dépréciait. Néanmoins je crois qu'une certaine douceur que j'avais mis dans mon approche, avait fait que nous en étions après cinq minutes d'entretien, quand même à une bonne entente, et là elle m'avoue avec en effet un rire de concession, qu'elle n'était pas la dedans elle-même tout à fait blanche, c'est à dire qu'elle avait quand même elle, dit quelque chose au passage, et ce quelque chose elle m'a avoué plus facilement que ce qu'elle a entendu, ce qu'elle a dit c'est : "je viens de chez le charcutier".

Naturellement je suis comme tout le monde, je tombe dans les mêmes tauts que vous, je vous dis que je fait tout ce que je vous dis de ne pas dire, je n'en ai pas moins tort, même si ça me réussit, une opinion vraie n'en reste pas moins purement et simplement une opinion, du point de vue de la science, c'est quelque chose qui a été développé par Spinoza. Si vous comprenez tant mieux, gardez le pour vous, l'important n'est pas de comprendre, l'important est d'atteindre le vrai, si vous comprenez par hasard, même si vous comprenez, vous ne comprenez pas. Naturellement je comprends, ce qui prouve que nous avons tous de commun avec les délinquants un petit quelque chose, c'est à dire que j'ai en moi comme nous tous, ce qu'il y a de délinquant dans l'homme normal. "Je viens de chez le charcutier", si on me dit qu'il y a quelque chose à comprendre, je peux tout aussi bien articuler qu'il y a là un réfèrence au cochon, je n'ai pas dit cochon, j'ai dit porc, mais elle était bien d'accord et c'était ce
qu'elle voulait que je comprenne, c'était peut-être ce qu'elle voulait que l'autre comprenne. Seulement c'est justement ce qu'il ne faut pas faire parce que ce à quoi il faut s'intéresser, c'est à savoir pourquoi elle voulait justement que l'autre comprenne cela, seulement pourquoi elle ne le lui disait pas clairement, pourquoi s'exprimait-elle par allusion ? C'est cela qui est l'important, et si je comprends ce n'est pas à cela que j'aurais m'arrêté puisque j'aurais déjà compris. Voulut donc ce qui vous manifeste ce que c'est d'entrer dans le jeu du patient, que collaborer à sa résistance, car la résistance du patient c'est toujours la vôtre et quand une résistance réussit c'est parce que vous êtes dedans jusqu'au cou, parce que vous comprenez. Vous comprenez, vous avez tort, car ce qu'il s'agit précisément de comprendre c'est pourquoi on donne quelque chose à comprendre. C'est à cela qu'il faut que nous arrivions, c'est là le point essentiel, c'est pourquoi elle a dit : "je viens de chez la charcutier" et non pas cochon.

Comprenez d'abord que vous avez là la chance unique de toucher du doigt ce que je n'ai pas eu la chance d'avoir dans beaucoup d'autres expériences dans l'examen des malades, et j'insistais sur le moment même - c'est à cela que j'ai limité mon commentaire car à ce moment là le temps me manquait pour faire le développement de cet élément - je vous faisais remarquer qu'il s'agissait là d'une perle, et ce effet je vous ai montré l'analogie très évidente avec cette découverte qui a consisté à s'apercevoir un jour que certains malades qui se plaignaient d'hallucinations auditives, faisaient manifestement des mouvements de gorge, des mouvements de lèvres, autrement dit que nous saisissions que c'étaient eux-mêmes qui les articaillaient. Là c'est quelque chose qui n'est pas pareil, qui est analogue, c'est intéressant parce que c'est analogue, c'est encore plus intéressant parce que ce n'est pas pareil. Tâchez de voir et de vous intéresser un instant à ceci : cette perle consiste en ce qu'elle nous dit : j'ai dit "je viens de chez la charcutier", et alors là elle nous lâche le coup, qu'a-t-il dit lui ?, il dit "truie". C'est la réponse comme on dit du berger à la bergère, fil, aiguille, mon âme, ma vie, c'est comme cela que ça se passe dans l'existence.

Il faut nous arrêter un petit instant là-dessus : le voilà bien content vous dites-vous, c'est bien ce qu'il nous explique dans la parole : le sujet reçoit son message sous une forme inversée. Détrompez-vous, ce n'est justement pas cela, il y a même une différence, je crois
que c'est en y regardant de près que nous pourrons voir que le message dont il s'agit n'est pas tout à fait identique, bien loin de là, à la parole, tout au moins au sens où je vous l'articule comme cette forme de médiation par où le sujet reçoit son message de l'autre sous une forme inversée. D'abord quel est ce personnage ? Nous avons dit que c'est un homme marié, amen d'une fille qui est elle-même très impliquée dans le délire dont le sujet est victime, de cette voisine, elle en est, non pas le centre mais le personnage fondamental. Ses rapports avec ses deux personnages sont ambigus, assurément ce sont des personnages persécuteurs et hostiles, mais sous un mode qui n'est pas tellement revendiquant, comme on pu s'en étonner ceux qui étaient présents à l'entretien, c'est plutôt la perplexité, comment ces commères ont-elles pu arriver à faire sans doute cette pétition d'amener les deux patientes à l'hôpital ? C'est là quelque chose qui caractérise plutôt les rapports de cœuvres avec l'extérieur, c'est une tendance à répéter le motif de l'intérêt universel qui leur est accordé, c'est là sans doute ce qui permet de comprendre les ébouche de éléments érotomaniques que nous saisissons dans l'observation qui ne sont pas à proprement parler des érotomanies, mais c'était en effet des sentiments comme celui qu'on s'intéressait à elles.

Cette "truc" dont il s'agit, qu'est-ce que c'est ? C'est son message en effet, mais est-ce que ce n'est pas plutôt son propre message ? Si nous voyons en effet quelque chose qui s'est passé au départ de tout ce qui est dit, et le sentiment que la voisine pouvait deux femmes isolées qui sont restées étroitement liées dans l'existence, qui n'ont pas pu se séparer lors du mariage de la plus jeune, qui ont fait soudain une situation dramatique qui s'est développée dans les relations conjugales de la plus jeune, qui est partie au maximum semblait-il, de la peur d'après les certificats médicaux, devant des menaces de son mari qui ne voulait rien moins que de la couper en rondelles; nous avons là le sentiment que l'injure dont il s'agit - puisque le terme d'injure est vraiment là essentiel, il a toujours été mis en valeur dans la phénoménologie clinique de la paranoïa - s'accorde avec le procès de défense, voir d'expulsion auquel les deux patientes se sont senties commandées de procéder par rapport à la voisine, considérée comme primordialement envahissante, elle venait toujours frapper pendant qu'elles étaient à leur toilette, où au moment où elles commençaient quelque chose, pendant qu'elles étaient en train de dîner, de lire, c'était une personne essentiellement portée à
l'interférence et donc il s'agissait avant tout de l'écart. Les choses n'en commencèrent à devenir problématiques qu'à partir du moment où cette expulsion ce refus, ce rejet de la patiente a pris force de plein exercice, au moment où elles l'ont vraiment vidées.

Est-ce donc quelque chose que nous allons voir plus ou moins sur le plan de la projection, d'un mécanisme de défense, que les patientes dont la vie intime s'est déroulée en dehors de l'élément masculin, qui a toujours fait de l'élément masculin un étranger avec lequel elles ne se sont jamais accordées, pour qui le monde est essentiellement féminin, et cette relation avec les personnes de leur sexe, est-ce là quelque chose du type d'une projection dans le besoin, dans la nécessité de rester elles-mêmes, de rester un couple, bref de quelque chose que nous sentons apparenté à cette fixation homo-sexuelle au sens le plus large du terme, en tant qu'il est la base de ce que nous a dit Freud, des relations sociales qui, dans un monde féminin isolé où vivent ces deux femmes, ont fait qu'elles se trouvent, non pas dans la posture de recevoir leurs propres rapports de l'autre, que de la dire à l'autre elles-mêmes. L'injure est-elle le mode de défense qui revient en quelque sorte par réflexion dans cette relation dont nous voyons combien il est compréhensible qu'elle s'étende à partir du moment où elle s'est établie à tous les autres, quels qu'ils soient, en tant que tels ? Ceci bien entendu est concevable, et déjà laissé entendre que c'est bien de, non pas du message reçu sous une forme inversée, mais du propre message du sujet qu'il s'agit. Devons nous là nous arrêter ? Non certes, il ne suffit pas, car ceci peut en effet nous faire comprendre qu'elle se sent entourée de sentiments hostiles, la question n'est pas là, la question est la suivante : "trüe" a été entendu réellement, dans le réel, le personnage en question a dit : "trüe". C'est la réalité qui parle.

Qui est-ce qui parle ? C'est bien le cas où nous saisissions que c'est dans ce terme que se pose la question, puisqu'il y a hallucination, c'est-à-dire réalité qui parle, ça fait partie des présises, nous avons posé la réalité comme ce qui est constitué par une sensation, une perception, il n'y a pas la-dessus d'ambiguïté, elle ne dit pas : "j'ai eu le sentiment qu'il me répondait trüe", elle dit : "j'ai dit je viens de chez le charcutier, et il m'a dit trüe".

Où bien nous nous contentons de nous dire voilà, elle est hallucinée d'accord, où nous essayons ce qui peut paraître une entreprise insensée, mais n'est-ce pas le rôle des psychanalystes, jusqu'à présent...
de s'être livrées à des entreprises insensées ? Nous essayons d'allier un petit peu plus loin, de voir ce que ceci veut dire ? Est-ce que d'abord la réalité dans la façon dont nous l'entendons, la réalité des objets, presque quelque chose de réel au sens vulgaire du mot, est-ce que c'est cela ? D'abord qui parle ? Est-ce que avant de nous demander qui parle, nous ne pouvons pas nous demander qui d'habitude parle dans la réalité pour nous ? Est-ce justement la réalité quand quelqu'un nous parle ? Je crois que l'intérêt des remarques que je vous ai faites la dernière fois sur l'autre et l'Autre, l'autre avec un petit a et l'Autre avec un grand A, c'est de vous faire remarquer que si c'est l'Autre qui parle (avec un grand A), l'Autre n'est pas purement et simplement la réalité devant laquelle vous êtes, à savoir l'individu qui articule, l'Autre est au-delà de cette réalité puisque dans la vraie parole, l'Autre c'est ce devant quoi vous vous faites reconnaître, parce que cette parole..., mais vous ne pouvez strictement vous en faire reconnaître que parce qu'il est d'abord reconnu, il doit être reconnu pour que vous puissiez vous faire reconnaître. Cette réciprocité, cette dimension supplémentaire qui est nécessaire pour que ce soit un autre avec qui la parole dont je vous ai donné des exemples typiques, avec qui la parole donnait le "tu es mon maître", ou "tu es ma femme", comme d'autre part la parole mensongère qui en est tout en étant le contraire, l'équivalent, suppose précisément ce quelque chose qui est vécu reconnu comme un autre absolu, quelque chose qui est vécu au-delà de tout ce que vous pourrez connaître, quelque chose pour qui la reconnaissance n'a justement à valoir que parce qu'il est au-delà du connu, que parce que c'est en le reconnaissant et dans la reconnaissance que vous l'instituez, non pas comme un élément pur et simple de la réalité, un pion, une marionnette, mais quelque chose qui est irréductible, quelque chose de l'existence duquel comme sujet dépend la valeur même de la parole dans laquelle vous vous faites reconnaître, quelque chose qui naît, que ce soit en disant à quelqu'un "tu es ma femme" vous lui dites implicitement "je suis ton homme", mais vous lui dites d'abord "tu es ma femme" c'est à dire que vous l'instituez dans la position d'être par vous reconnue, moyennant quoi elle pourra vous reconnaître.

Cette parole est donc toujours un au-delà du langage, même à travers le discours, et les choses sont tellement vraies qu'à partir d'un tel engagement, comme d'ailleurs à partir de n'importe quelle autre parole, fut-ce un mensonge, tout le discours qui va suivre, et là j'entends dire...
y compris des actes, des démarches, un acte de contorsion qui dès lors prendront en effet la marionnette, mais la première de celles qui seront prises dans le jeu c'est vous-même, et à partir d'une parole, c'est à partir d'une parole que s'institue ce jeu en tout comparable à ce qui se passe dans Alice au Pays des Merveilles, quand serviteurs et autres personnages de la Cour de la Reine se mettent à jouer aux cartes en s'habillant de ces cartes, et en devenant eux-mêmes le roi de cœurs, la dame de pique et le valet de carreau, vous êtes engagés à partir d'une parole non pas simplement à la soutenir ou à la renier, ou là récuser, ou à la réfuter, ou à la confirmer par votre discours, mais la plupart du temps à faire toutes sortes de choses qui soient dans la règle du jeu, et quand bien même la Reine changerait à tout moment la règle, que ça ne changerait en rien la question, c'est à savoir qu'une fois introduit dans le jeu des symboles, vous êtes tout de même toujours forçés de vous comporter selon une certaine règle. En d'autres termes, chacun sait que quand une marionnette parle, ce n'est pas elle qui parle, c'est quelqu'un qui parle derrière. La question est de savoir quelle est la fonction du personnage rencontré en cette occasion, et ce que nous pouvons dire pour le sujet, c'est qu'il est, lui, manifestement quelque chose de réel qui parle, et c'est cela qui est intéressant, elle ne dit pas que c'est quelqu'un derrière lui qui parle, elle en reçoit sa propre parole, non pas inversée, mais par propre parole dans le petit autre, dans l'autre qui est elle-même, son reflet dans le miroir, son semblable, sans même discuter la question. "Truie" est donnée du tac au tac, et on ne sait pas quel est le premier tac avec le "je viens de chez le charcutier".

La parole s'exprime dans le réel, elle s'exprime dans la marionnette, l'autre dont il s'agit dans cette situation n'est pas au-delà du partenaire, il est au-delà du sujet lui-même, et c'est cela qui est le signe, la structure de l'allusion, elle s'indique elle-même dans un au-delà de ce qu'elle dit. En d'autres termes, si nous plaçons dans un schéma le jeu des quatre qui implique ce que je vous ai dit la dernière fois, le S, le A, le petit a, le petit a', la petit a c'est le monsieur qu'elle rencontre dans le couloir, il n'y a pas de grand A, il y a quelque chose qui va de a a a', a' c'est ce qui dit "je viens de chez le charcutier", et de qui dit-on "je viens de chez le charcutier" ? de S. Petit a lui dit "truie", a' la personne qui nous parle et qui a parlé en tant que délirante, reçoit sans aucun doute son propre message
de quelque part sous une forme inversée, elle le reçoit du petit autre, et ce qu'elle dit concerne l'au-delà qu'elle est elle-même en tant que sujet, et dont par définition, simplement parce qu'elle est sujet humain, elle n'a pas parler que par allusion, il n'y a qu'un seul moyen de parler de ce S, de ce sujet que nous sommes radicalement, c'est soit de s'adresser vraiment à l'Autre grand A et d'en recevoir le message qui vous concerne sous une forme inversée, soit, autre moyen, d'indiquer sa direction, son existence sous la forme de l'allusion. C'est en cela qu'elle est proprement une paranoiaque, le cycle pour elle comporte une exclusion de ce grand Autre, le circuit se ferme sur les deux petits autres qui sont la marionnette en face d'elle qui parle, et dans laquelle résonne son message à elle, et elle-même qui, comme moi, est toujours un autre et qui parle par allusion. C'est même cela qui est important, elle en parle tellement bien par allusion qu'elle ne sait pas ce qu'elle en dit, car en fin de compte, si nous regardons les choses de près, qu'est-ce qu'elle ? Elle dit "je viens de chez le charcutier", qui vient de chez la charcutier ? un cochon découpé, elle ne sait pas qu'elle le dit, mais le dit quand même. C'est autre à qui elle parle, elle lui dit d'elle-même : "moi la truie, je viens de chez le charcutier", "je suis déjà disjointe, corps morcelé, main pradjectoïde, délirante de sorte que mon monde s'en va en morceaux, comme moi-même", c'est cela qu'elle lui dit, et en effet cette façon déjà de s'exprimer si compréhensible qu'elle nous paraît, quand même le moins qu'on puisse dire, est un tout petit peu drôle.

Vous croyez que c'est tout ce qu'en peut en tirer, non. Il y a encore autre chose, il y a quelque chose dans l'ordre d'une certaine temporalité, d'une certaine succession des temps, il est tout à fait clair dans les propos de la patiente, qu'on ne sait pas qui a parlé le premier, selon toute apparence ce n'est pas notre patiente, ou tout au moins ça ne l'est pas forcément, en tout cas nous n'en savons jamais rien, nous n'allons pas chronométrer les paroles déréalisées avec une articulation, mais je vous fais remarquer que, si le développement que je viens de faire est correct, si la parole du sujet est bel et bien dans l'ordre, le moins que nous puissions dire, c'est que la locution, à savoir le "je viens de chez le charcutier", présuppose la réponse "truie", justement parce que la réponse est l'allocation (avec l'), c'est à dire ce que vraiment la patiente dit.

J'ai fait remarquer qu'il y a quelque chose de tout à fait différent de ce qui se passe dans la parole vraie, dans le "tu es ma femme"
ou le "tu en mon maître", où tout au contraire l'allocution est la réponse ce qui répond à la parole c'est en effet cette consécration de l'autre comme ma femme, ou comme mon maître, et donc ici la réponse, contrairement à l'autre cas, présuppose l'allocution.

Voilà donc la situation dans le cas du sujet et de la parole délibérante, l'Autre est exclu véritablement, il n'y a pas de vérité derrière cette parole délibérante en tant que telle, et recue de lui, aussi bien d'ailleurs il y en a si peu que le sujet lui-même n'y met aucune vérité, il est vis-à-vis de ce phénomène dans la perplexité, du phénomène brut en fin de compte, et il faut longtemps pour qu'il essaie autour de cela de reconstituer un ordre que nous appelons l'ordre délibrant, il le restitue non pas comme on le croit par déduction et construction, mais d'une façon dont nous verrons ultérieurement qu'elle ne doit pas être sans rapport avec le phénomène primitif lui-même.

L'Autre donc est exclu véritablement, et ce qui concerne le sujet est dit par l'autre réellement, mais par quel autre ? Par le petit autre, par une ombre d'autre, comme s'exprimera le sujet, notre Schrober, par exemple quand il nous dira que tous ses partenaires depuis quelque temps, tous les êtres humains qu'il rencontre sont des bonshommes "foutus à la six quatre deux". Marquons bien aussi cette espèce de caractère irréel dont ce petit autre des ombres donne, mais ce n'est pas tout de même dans le texte. Donc des hommes bâclés à la six quatre deux, je ne suis pas encore capable de vous donner une traduction valable complètement, il y a des résonance en allemand que j'ai essayé de vous donner dans le "foutu". Mais alors nous allons peut-être nous apercevoir ici de quelque chose, c'est qu'après nous être intéressé à la parole, nous allons maintenant nous intéresser au langage. Il apparaît clairement que la répartition triphle du symbolique, de l'imaginaire et du réel s'applique justement au langage, car le soin qu'il prend d'éliminer l'articulation mot-trice de son analyse du langage, montre bien qu'il en distingue l'autonomie, et que le langage réel c'est le discours concret, parce que le langage ça parle, et c'est sûrement dans une relation qui est de l'autre, celle du symbolique et de l'imaginaire, que se trouve la distinction des deux autres termes dans lesquels il articule la structure du langage, c'est à dire le signifiant, il faut entendre le matériel signifiant tel qu'il est. Et je vous dirai au passage que si vous n'êtes pas bel et bien matériel signifiant comme quelque chose dont je vous dis toujours ce que c'est, c'est à dire le matériel signifiant est là sur la table, dans ces
livres, il est là, vous n'y pouvez rien et vous n'y pouvez rien comprendre, et les langues artificielles sont toujours faites en essayant de se relier sur la signification. Comme je le disais récemment à quelqu'un qui me rappelait les formes de déduction qui règlent l'espéranto, quand on connaît boeuf, on peut déduire vache génisse, veau, et tout ce qu'on voudra, et je lui répondais: "demandez donc comment on dit "mort aux vaches" en espéranto, ça doit se déduire de "vive le roi". Et ceci seul suffit à réfuter l'existence des langues artificielles qui ont pour propriété de morceler la signification, c'est pour cela qu'elles sont stupides et généralement inutilisées.

Donc il y a le signifiant, le symbolique, c'est le matériel et puis il y a la signification, laquelle renvoie toujours à la signification, et bien entendu, le signifiant peut être pris là-dedans à partir du moment où vous lui donnez une signification, que vous créez un autre signifiant en tant que signifiant quelque chose dans cette fonction de signification. C'est pour cela qu'on peut parler du langage, mais la partition signifiant-signifié se reproduira toujours; que la signification d'autre part soit de la nature de l'imaginaire, ce n'est pas douteux, car en fin de compte elle est comme l'imaginaire, toujours évanouissante, elle est strictement liée comme on dit à ce qui vous intéresse, c'est à dire à ce en quoi vous êtes pris, et que vous sauriez que la faim et que l'amour c'est la même chose, vous seriez comme tous les animaux véritablement motivés, mais ce qui, grâce à l'existence du signifiant vous entraîne y a beaucoup plus loin, c'est toujours votre petite signification personnelle à la fois d'une généricité absolument désespérante, humaine, trop humaine qui vous entraîne. Seulement comme il y a ce sacré système du signifiant dont vous n'avez pas encore pu comprendre, ni comment il est là, ni comment il existe, ni à quoi il sert, ni à quoi il vous n'a, c'est par lui que vous êtes ennuyés. Que se passe-t-il ? Nous avons plusieurs remarques à faire dans cette distinction essentielle.

'ê' D'abord il y a une modification qui se produit dans le signifiant: le signifiant présente des espèces de phénomènes du type de précipitation, alourdissant subit de certains de ses éléments, qui justement donnent le poids, la force d'inertie qui prennent d'une façon surprenante dans le système des structures, dans l'ensemble synchronique de la langue en tant que donnée. Quelqu'il fasse quand il parle, le sujet a à sa disposition l'ensemble du matériel de la langue, et c'est à partir
do là que se forme le discours concret, il y a d'abord un ensemble synchronique qui est la langue en tant que système simultané des groupes d'opposition structurés qui la constituent, et puis il y a ce qui se passe diachroniquement dans le temps qui est le discours. On ne peut pas ne pas mettre le discours dans un certain sens du temps et dans un sens qui est défini d'une façon linéaire, nous dit M. Saussure. Je lui laisse la responsabilité de cette affirmation, non pas que je la crois fausse, car c'est fondamentalement vrai, il n'y a pas de discours sans un certain ordre temporel et par conséquent sans une certaine succession concrète, même si elle est virtuelle. Il est bien certain que si je lis cette page en commençant par le bas et en remontant à l'envers, ça ne fera pas la même chose que si je lis dans le bon sens, et dans certains cas on peut engendrer une très grave confusion : je suis le fils de mon père et dire on même temps mon père est mon fils; ça n'a pas le même sens; il suffit de renverser la phrase, ce n'est pas tout à fait exacte que ce soit une simple ligne, nous dirions que c'est plus probablement plus une portée, mais il y a des lignes diachroniquement donc c'est dans ce diachronisme que s'installe le discours; ce signifiant comme existant synchroniquement le voilà déjà suffisamment caractérisé dans le parler délirant par quelque chose qu'il faut noter, à savoir que certains de ces éléments s'isolent, prennent une valeur, se chargent de signification, mais une signification tout court, qui caractérise avant tout le sens, le poids particulier que prend le mot comme par exemple Herzenanhang, adjonction de noms, dans ce cas ce mot est lui-même un mot de la langue fondamentale, c'est à dire que le sujet, Schröder, distingue parfaitement les mots qui lui sont venus d'une façon inspirée précise par la voix des Herzenanhang, et qui sont des mots qui lui sont venus et qui lui ont été répétés dans leur signification élective qu'il ne comprend pas toujours bien, assassinat d'âme par exemple est pour lui problématique, mais il sait que ça a un sens particulier, et en quelque sorte le livre en est fleuri, parsemé, mais il en parle dans un discours qui est bien le nôtre, c'est à dire que son livre est remarquablement écrit, clair, aisé et est quelque chose d'aussi cohérent que bien des systèmes philosophiques, par rapport à ce qui se passe de notre temps où nous voyons perpétuellement tout d'un coup un monsieur se piquer au détour d'un chomfin d'une tarentule qui lui fait apercevoir le Bovarysm et aussi bien la durée comme étant tout d'un coup la clé du monde, et qui ce nef à reconstruire le monde entier autour d'une notion.
alors qu'en ne sait pas pourquoi c'est celle-là qu'il a choisie et qu'il a été ramassée. Je ne vois pas que le système de Schreber soit d'un chouin-dre valeur que celle de ces philosophes dont je viens de vous profiler le thème général, je dirai même que, comme vous le verrez certainement, il y a quelque fois plus à apprendre dans le texte de Schreber, car il va extrêmement loin et ce qui en fin de compte apparaît dans Freud au moment où il termine son développement, c'est au fond que ce type a écrit des choses tout à fait épatantes, cela ressemble à ce que j'ai écrit dit Fru.

Ce livre qui est écrit dans un discours qui est le discours commun, nous signale les mots qui ont pris ce poids dont on peut dire que déjà il dissocie, il remplit l'ensemble du système signifiant comme tel, nous appelons cela érotisation, et nous évitons les explications trop simples. Il s'agit d'analyser ce qui se passe : le signifiant est chargé de quelque chose et le sujet s'en aperçoit très bien, il y a même un moment où Schreber emploie pour définir les diverses forces articulées du monde auquel il a à faire, le terme instance, lui aussi a ses petites instances et il dit cela, instance c'est de moi, ce ne sont pas les autres qui me l'ont dit, c'est mon discours ordinaire.

La parole la voilà au niveau du signifiant, ce qui se passe au niveau de la signification, vous êtes justement en train de voir aussi ce qui se passe incontestablement et qui se situe au niveau de ce rêve comme une injure et c'est toujours une rupture du système du langage, le mot d'amour aussi. De toute façon que "truc" soit chargé de sens obscur, ce qui est probable, ou qu'il ne le soit pas, nous avons déjà l'indication de cette dissociation, la signification comme toute signification qui se respecte, renvoie à une autre signification, c'est même cela qui caractérise dans le cas du sujet, l'allusion : elle a dit "je viens de chez la charcutier" ; elle nous indique que ça renvoie à une autre signification, naturellement ça oblique un peu, c'est à dire qu'elle préfère que ce soit moi qui comprenne - méfiez vous toujours des gens qui vous diront : vous comprenez, c'est toujours pour vous envoyer ailleurs que là où il s'agit d'aller, là aussi elle le fait, elle n'indique, vous comprenez bien, ça veut dire qu'elle même n'en est pas très sûre et que sa signification renvoie, non pas tellement à un système de signification qui soit continu, accordable, mais à la signification en tant qu'ineffable, à la signification de sa réalité, à elle, foncière, et comme je vous l'ai dit à son porcelage personnel. Et puis il y a le réel bel et bien de
l'articulation, et c'est cela la moussadie en tant qu'elle est passée dans l'autre. Ce qui est important de voir c'est en quoi la parole réelle, j'entends la parole en tant qu'articulée, apparaît en un autre point du champ et en un point qui n'est pas n'importe le quel, qui est l'autre, la marionnette en tant qu'élément du monde extérieur.

Je crois que je vais vous laisser là aujourd'hui, je pensais pousser plus loin ce discours, et je ne dis pas qu'il fasse ainsi un système clos, mais je ne veux pas vous renvoyer trop tard.

Cette analyse de structure a une fin : c'est de vous montrer, de vous amorcer ce dans quoi j'entrerai la prochaine fois, c'est à savoir que la parole en tant qu'elle est le médium du sujet, du grand S, qui est toujours ce qui est pour nous le problème et dont l'analyse nous avertit qu'elle n'est pas ce qu'un vain peuple pense, c'est à dire qu'il y a la personne réelle qui est devant vous en tant qu'elle tient de la place, en tant qu'à la rigueur vous pouvez en mettre dix dans votre bureau et que vous ne pouvez pas en mettre cent cinquante, il y a cela dans la présence d'un être humain, ça tient de la place, et puis il y a ce que vous voyez qui n'est pas n'importe quoi qui est quelque chose qui manifestement vous captive et qui est capable de vous faire tout d'un coup vous faire vous jeter à son cou, acte inconscident qui est de l'ordre de l'imaginaire, et puis il y a autre chose, l'Autre dont nous parlions qui est aussi bien le sujet qui n'est pas ce que vous croyez, ce n'est pas le reflet de ce que vous voyez en face de vous, ce n'est pas purément et simplement ce qui se produit en tant que vous vous voyez vous voir. Si ce n'est pas vrai cela veut dire que Freud n'a jamais rien dit de vrai, car l'inconscient veut dire cela.

Il s'agit avec cette parole de voir ce qui se passe dans ce rapport du grand S au grand A, ce dont il s'agit pour nous c'est de voir où, dans tout cela, se situe la réalité, mais pour le savoir il faut que nous parlions de ce qui est le matériel : il y a le sujet, et puis il y a le a, l'être de l'autérité, dans cette autérité il y a plusieurs autérités possibles. Nous allons voir comment va se manifester cette autérité dans un délire complet comme celui de Schröder. Je vous indique déjà que là, l'autre de l'autérité en tant que correspondant à cet S, c'est à dire à ce grand Autre est quelque part, il y a dans cette autérité des autres qui sont des sujets, mais qui ne sont pas connus de nous, et dans cette autérité il y a d'abord la base, l'ordre du monde, le jour et la nuit, le
soleil et la lune, les choses qui reviennent toujours à la même place, ce que Schreber appelle l'ordre naturel du monde, on ne peut pas marcher sans cela. Il y a une altérité qui est de nature du symbolique, c'est l'autre auquel on s'adresse au-delà de ce qu'on voit, et puis dans le milieu il y a les objets, nous avions les trois dans la parole : signifiant, signification et discours (réel) concret, et puis nous avons au niveau du S quelque chose qui est au niveau de l'imaginaire, le moi et le corps morcelé ou pas, mais plutôt morcelé.

Si vous prenez ceci petit tableau général, nous verrons la prochaine fois et nous essaierons de comprendre ce qui se passe chez Schreber le déliant parvenu à l'épanouissement complet, le déliant parfaitement adapté en fin de compte, car c'est cela qui caractérise le cas Schreber, il n'a jamais cessé de "débloquer le plein tuyau" mais quand même il s'était si bien adapté que le directeur de la maison de santé disait : "il est tellement gentil". Nous avons la chance d'avoir là un homme qui nous communique tout le système, et à un moment où il est arrivé à son plein épanouissement. Avant de nous demander comment il y est entré, avant de faire l'histoire de la pré-psychotique, avant de nous demander les choses dans le sens du développement, nous allons rendre les choses telles qu'elles nous sont données, et il y a bien quelques raisons pour cela, telles qu'elles nous sont données dans l'observation de Freud qui n'a jamais eu que le livre, il n'a jamais vu le patient, nous allons partir comme on le dait toujours, ce qui est la source d'inexplicables confusion, d'une idée de la génèse nous en arriverons peut-être ensuite à prendre le texte, le premier, le deuxième chapitre du délire de Schreber. Nous allons attacher à l'intérieur de cela de voir ce qui se passe, de voir comment l'affaire est pleinement développée, vous verrez comment se modifient les différents éléments d'un système construit en fonction des coordonnées du langage, ce qui est quand même légitime quand il s'agit de quelque chose qui ne nous est donné que par un livre, c'est peut-être ce qui nous permettra de reconstituer efficacement la dynamique du cas, mais pour commencer partons de la dialectique.